THE FLOWERS COLLECTION

LA NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 1er NOVEMBRE 1891.

CONTREBANDE.

I

Sur notre frontière, en face de l'Espagne,—comme un chien couché entre deux bornes, Querteras garde l'entrée d'une vallée, porte de la France. A droite et à gauche, la montagne,—un instant coupée,—recommence sa chaîne monotone indéfiniment. Querteras est une petite ville très ancienne, jadis fortifiée, isolée, de communications difficiles, et qui compte six mille habitants. Aux alentours, perché sur la montagne, réputé neutre, une population assez douteuse de moeurs que de nationalité: mélange confus, race dix fois cro-sée de Gascons, de Basques, de Catalans et de Bohémiens, dont les plus chères occupations sont le vol au grand chemin, ou tout au moins la contrebande.

Vers le milieu du s'ècle, soufflé par l'Afrique, un vent de mort glaça l'Espagne, l'Italie, puis la France: le choléra.

Dans la campagne, dans les villes, une stupeur arrêtait le mouvement, la vie. Les habitants se barricadaient en vain contre l'invisible ennemi qui se glissait traîtreusement, quand même par une porte entre-bâillée, par les serrures, par les fentes insoupçonnées des toits ou des murailles. Querteras, frappé au premier jour, n'offrit plus que des rues désertes, des maisons de bois en bon communiant, muettes, sur la défensive. Ceux qui tombaient par les places n'avaient pas de secours à attendre: la pitié était morte la première. Les autorités civiles méconnues, méprisées, comme inutiles, comme impuissantes, — nul compte n'était tenu des édits de sauvegarde ou d'appels affichés, placardés en hâte sur les pans de murs, sur les portes mêmes. Seuls, quelques citoyens moins apeurés,—le soir,—quand le vent soufflait de la montagne, allumaient dans les carrefours d'énormes bûchers purificateurs dont les flammes dansantes teignaient en rose intense les façades sévères des édifices; et la fumée, en se rabattant sur la ville, l'emplissait d'une insupportable et suffocante odeur de résines, de goudron, qu'on respirait avec délice. C'était à cette heure nocturne ainsi que des fossoyeurs, à grand'paine et à prix d'or recrutés, enlevaient les morts de la journée, jetés précipitamment au cercueil, puis sur des charrettes,—et ces lamentables convois augmentaient la panique, défilant au grand jour par les rues, pour gagner le cimetière, au Nord de Querteras, dans un coin reculé, qui devenait maudit. Ainsi les morts s'en allaient seuls, abandonnés,—et, derrière eux, leurs proches renifiaient des parfums, inondaient leur seuil de vinaigre forte et de violents alcools.

II.

Si l'épouvante était sans bornes, si l'égoïsme était sauvage dans la ville, la campagne se montrait plus folle encore, encore plus féroce. Lorsqu'un mendiant se présentait aux portes des fermes isolées, il était reçu à coups de pierres, à coups de fusil, les chiens lâchés aux jambes. Chez les paysans, la terreur se compliquait par la sottise: il courait sourdement de perfides histoires: le choléra, murmurait-on, n'était pas aussi méchant qu'il en avait l'air,—bien des gens réputés cholériques étaient morts empoisonnés par un ennemi, avec de l'eau drogués, du pain pétri d'arsenic. Enfin, les habitants de la plaine redoutaient éternellement quelque mauvais coup tenté par les gens d'en haut, coup facile par se désarroi général. Les "gueux d'en haut", c'était cette population trouble, nichée, pêle-mêle, dans les trous de la montagne.... "Ah! coquin-là devraient bien crever tous!...." Ainsi parlait la charité....!

Certes, pour ces montagnards sans patrie, l'occasion était belle. A travers les champs abandonnés qui s'embrousaillaient, les moutons, les chèvres et bœufs erraient à l'aventure, non plus étables et des parcs. Vers le soir, ils s'appelaient les uns les autres, par des bêlements plaintifs, de longs meuglements tristes: l'instinct les faisait se former en troupeaux,—ils auraient soir qui aurait voulu les conduire,—et personne ne savait plus à qui chaque animal appartenait réellement. Dans des villages où la mort était passée, foudroyante, — bien des maisons restaient vides, la crémaillère pendue encore le chaudron au foyer, parfois la table encore servie, tout en place,—dans une interruption soudaine de la vie sur l'autre pétrifiante du spectre faucheur. Les marauds eussent pu faire main basse sur ces héritages sans héritiers,—la besace bouée, lourde et pleine,—regagner la hauteur en toute quiétude; on même si quelqu'un de gênant avait dû survenir, les couteaux sont rapides, — et au milieu de tous ces morts, qui donc aurait compté un cadavre de plus?

Mais les gueux d'en haut ne bougeaient pas de leurs tanières. Pourquoi? C'est qu'ils mouraient aussi.

Ils semblaient mourir même dans des proportions plus cruelles encore que partout ailleurs. On ne les aurait jamais soupçonnés si nombreux dans leurs trous; on s'étonnait à Querteras, — dans la ville, l'épidémie faiblissait, — Bolgrati; mais les montagnards persistaient opiniâtrément à mourir. On s'étonnait, on admirait aussi. On admirait leur piété pour les défunts qui faisait que, chaque soir, trois ou quatre pauvres voitures cahotantes, chargées de cercueils, prises de frissons et de plaintes, descendaient lentement les pentes, passaient les barrières et gagnaient silencieusement le cimetière. Et l'ombre du lugubre cortège, aux clartés des brasiers rouges, se découpait noir, démesurée, fantastique, sur les murailles tristement roses. A cet aspect, les rares paysants s'enfoyaient, les mains au ventre, repris d'une terreur nouvelle; et, d'était à travers un désert que les convois et leurs escortes arrivaient au but de cette funèbre marche dans la nuit. Ces misérables, ces pelons accompagnaient fidèlement et jusqu'au bout leurs morts, eux,—quand il eût été si simple de jeter les corps aux torrents, aux ravins; de les laisser aux loups, aux aigles. Le grand vent des plateaux et des pics eût bientôt dispersé les odeurs pourpruptrices.... Mais non, ces déshérités, ces vagabonds de la vie gardaient religieusement le respect de la tombe désignée dans la terre éternelle.

III

La poste de la douane à Querteras, à cause de la situation même de la ville, est d'une particulière importance, et, d'ordinaire, obéit scrupuleusement à de sévères consignes; de ce point, les gardes-frontières, dans des allées et venues continuelles, surveillent l'étroite vallée, seul passage ouvert, entre les deux pays, sur une étendue de quarante lieues: partout ailleurs, des roes à pics ou des ravins formidables. Mais, au temps de l'épidémie, ce fut la mort qui vint elle-même relever les douaniers de leurs fonctions habituelles; la poste ne fut pas plus épargnée que la rue; en quelques jours, trois hommes successivement; alors, les survivants, vraiments, gagnés par la panique, négligèrent leur service. Un seul tint bon: un sergent chevronné, le vieux Valgenod (il prononçait Valgenode). C'est que lui était bé douanier: il chassait de race; il flairait un contrebandier trois heures d'avance; à six lieues un ballot de tabac l'eût fait éternuer. Nuit et jour,—tout en déclarant que "ce serait embêtant pour un vieux gabelou de mourir de la colique"—il continua ses rondes, multiplia ses gardes, prenant le tour de ceux qui manquaient à l'appel,—l'œil sans cesse fixé sur la montagne, repaire des mécréants. Il les connaissait tous, ces *négociants-là*; cent fois, par des nuits sombres, il avait tiré sur eux comme sur des lapins, quand il les apercevait rôdant autour de la ville, dans quel ne dessein maléfiques..... "Pas un ne lui faisait le poil..... si, un peut-être..... on ne savait pas..... Ils étaient de force....." Encore un vieux, le père Méritas, un romanichel à beau gris. Valgenod et lui avaient si souvent lutté de finesse et d'audace que tous deux s'estimaient, à leur manière.

—Valgenod, quelle canaille! disait Méritas,—sans lui.... ah! sans lui!....

Et Valgenod, de son côté: "Méritas! un rude contrier.... Le lendemain de sa mort, il passera Madrid en France."

A la vérité, Méritas était contrebandier comme Valgenod était douanier, de tempérament, d'instinct; c'était sa vocation. Il avait inventé des ruses, des stratagèmes de génie, et ne s'était jamais laissé surprendre; il était le chef reconnu de toute la troupe, et son influence s'étendait plus loin, sur les bandes errantes. Dans les trous de la montagne, il entassait les marchandises, tabac, étoffes, peaux de bêtes, dentelles espagnoles, nommées *blondes*, alcools;—et, peu à peu, tout cela s'écoulait, entrait en France par où, comment? le diable seul en connaissait l'histoire.

Donc Valgenod et Méritas se haïssaient et s'estimaient.

IV

Le troisième jour de l'épidémie, au crépuscule, Valgenod, le nez au vent, vit une charrette s'engager dans la vallée, au pas d'un mulet poussif, et se diriger droit sur les portes de la ville. Derrière venaient Méritas et quelques dépenaillés de sa sorte, et tous chantaient des psaumes dans un patois de réprouvés. La voiture était à claire-voie; de loin, malgré la nuit tombante, le sergent distingua la forme longue d'un cercueil.

—Ah! ah! grouda-t-il, on crève aussi là bas.... Il n'y a donc pas que les honnêtes gens!...

Il se rangea pour laisser passer le convoi et salua militairement (tout mort vaut un salut, à ce qu'on dit). Devant les bâtiments de la douane, le vieux Méritas, les yeux rouges dans sa face blanche, leva ses grands bras maigres au ciel et sanglota:

—Ma femme! ma femme! ma femme!

—Pauvre vieux! dit Valgenod; et il allumas vivement une pipe, car il se sentait attendri à l'excès.

Deux jours plus tard, un convoi semblable tournait encore la montagne et Méritas marchait encore derrière; seulement, cette fois, sur la voiture, il y avait trois cercueils.

—Ah ça! pensa Valgenod, c'est un abonnement....

Mais le vieux contrebandier hurlait déjà sur tons les tons, avec des hourras rauques en s'arrachant la poil:—Mes fils! mes fils! qui me rendra mes fils!!!

Le sergent salua trois fois, et le poste tout entier, rangé en bataille le long des grilles ouvertes, se découvrit piteusement devant le poignant désespoir de ce père en délire.

A partir de ce jour, tous les soirs, régulièrement un chargement mortuaire pénétrait dans la ville. Fresque chaque fois, Méritas allait de l'avant. Il avançait, soutenu sous les bras par des amis voulant ouvrir quand même, invoquant Dieu, bénissant les défunts, pleurant sur sa destinée. Successivement, il enterra sa femme, ses fils, ses filles, ses neveux, ses cousins.... Un jour, il supplia Valgenod de le tuer, de mettre fin à son martyre.... Le sergent haussa les épaules.... "Il devient fou, dit-il, et il y de quoi!"

A présent, à force de pitié, il sentait sa vieille estime tourner en affection pour son ancien ennemi.

Cela durait depuis trois semaines: C'est alors que, dans la ville, on s'étonna. Querteras sortait de sa torpeur, le mal semblait envolé; les morts se faisaient de plus en plus rares; les fenêtres se rouvraient; on eût été tout à fait rassuré sans ces maudits convois arrivant du dehors, chaque soir, à la même heure, preuve lamentable que l'épidémie persistait, sinon dans la ville, tout au moins à ses portes.... et, précipitamment, on continuait à fuir l'approche des contagieux cortèges.

V

Un soir,—ce fut le dernier,—trois voitures, comme d'habitude, franchissaient le pont de l'octroi; une d'elles, la première, accrochée à la borne, le mulet rénitent, sur une défense imprévue, la charrette versa son contenu,—deux cercueils,—aux pieds de Valgenod. Dans la chute, un couvercle tombe. Aussitôt Méritas et tous les pleureurs, ouvrant les bras comme de grands oiseaux leurs ailes, s'envolèrent vers la montagne; et Valgenod, stupéfié, à la place d'un cadavre empoisonné, devant lequel il s'enfuyait déjà, vit rouler dans ses jambes quatre ballots de marchandises soigneusement étiquetées.

Il cria: "Aux armes!".

Le poste accourut; trop tard, les contrebandiers étaient loin. On fouilla les deux autres voitures, toujours cercueils: on trouva rien une cargaison semblable, également déguisée. Valgenod s'arracha les cheveux.....

Alors, on eut la clef du mystère. l'explication de ces morts multipliées, de ces pleurs de funérailles: Pas un "gueux d'en haut" n'avait succombé; Méritas n'avait perdu ni femme, ni fils, ni filles; tous les cercueils, entrés dans Querteras par l'octroi même, saisis par les douaniers, par Valgenod, le premier, bâtaé! étaient bourrés de dentelles, d'alcools et de tabac. A travers les rues désertes, sans crainte de rencontre, ils étaient conduits dans une maison de recel, aux portes du cimetière; quand on y pénétrait, au cours de l'épaqûte, elle était vide ou à peu près. Toutes les marchandises, chaque jour, au fur et à mesure, avaient filé sur les grandes villes. Le choléra avait servi à quelque chose.

A cette découverte, toute la ville fut secouée d'un fou rire,—et le joie était d'autant plus vibrante, exubérante, tapageuse au plein air, qu'on se sentait, cette fois, définitivement délivré.....

De cette heure néfaste, Valgenod jura que, s'il voyait passer un squelette, il lui ferait retourner ses poches.... Il devait tenir deux ou trois fois Méritas. Mais le vieux bohème et sa bande ont quitté le coin de la montagne, devenu trop dangereux aux mystifications.... Ils se sont retirés,—après fortune faite.

MAURICE MONTÉCUT.

Deux amis regardent par la fenêtre.

—Tiens! un joli clair de lune, mais je ne vois pas la lune!

—Quand tu vois un clerc de notaire, est-ce que tu vois le notaire?

LE ROMAN D'UN SOLDAT.

I

En ce temps-là, voici maintenant vingt-et-un ans, il était chef d'escadron dans la Garde impériale. Riche, jeune, avec une beauté mâle et dominatrice, et, quoique issu d'une famille bourgeoise, cité comme un type de haute élégance et un homme de plaisir, il passait cependant pour un rude soldat. Dès les débuts de la guerre, il prouva qu'il méritait sa réputation; il prit part à presque tous les combats qui précédèrent le désastre de Sedan.

Tant qu'on lui laissa des armes, il se battit héroïquement à la tête de ces hommes électrisés par son exemple: comprit dans la capitulation, contraint de se constituer prisonnier, il refusa de signer le rever, entraînant dans son refus les rares officiers de son escadron qui avaient survécu aux défaites.

En expiation de sa résistance, on le sépara d'eux. Tandis qu'ils étaient dirigés sur Hambourg, on l'envoyait dans une misérable petite ville du duché de Posen, non loin de la frontière russe. Dans un accès de patriotisme exaspéré, il avait déclaré qu'il ne reconnaîtrait aucun effort pour s'évader. C'en fut assez pour le faire traiter comme un révolté. Il devint l'objet d'une surveillance rigoureuse.

On l'avait laissé libre de se loger chez l'habitant, d'y vivre à son gré. Mais, le matin, à midi, le soir, il était tenu de se présenter au siège du gouvernement local. Il ne pouvait se promener que dans un rayon d'un kilomètre au-delà des barrières et encore, pour les franchir, devait-il obtenir une permission spéciale et être accompagné de deux soldats. Les lettres qu'il recevait de France ne lui étaient remises qu'ouvertes. D'incessantes taquineries d'agents subalternes, provoquées par ses airs silencieux et hautains, aggravaient chaque jour la dureté de ces consignes. Il les subissait cependant sans protester. Il usait, comme d'un droit, de la latitude qu'elles lui laissaient, mais ne demandait jamais aucune faveur.

Sauf trois officiers français, prisonniers comme lui, en compagnie desquels il prenait ses repas, il ne voyait personne. Plusieurs femmes de la société s'étaient intéressées à ce captif que sa beauté, sa gravité triste et mâle rendaient plus digne de sa vie désignant à leur attention. Mais il se montrait rebelle à toutes les avances, bien qu'il parlât couramment la langue du pays. Un de ses compagnons de captivité lui ayant dit que le prétendant dans la maison la plus élégante de la ville, il remercia et.... refusa.

II

Une après-midi d'hiver, tandis que, sous la surveillance de ses gardiennes, gôlliers, il se promenait dans la campagne, il fut surpris par une violente tempête de neige.

Sans même le consulter, ils se réfugièrent avec lui chez le gardien d'un château qui se trouvait sur leur chemin, et devant lequel, bien des fois déjà, il avait passé.

Des habitants de cette demeure, il ne savait guère que le nom, un nom illustre dans l'histoire des provinces polonaises annexées à la Prusse; il savait plus vaguement que le mari, après avoir longtemps servi dans la diplomatie prussienne, avait épousé sur le tard une Berlinoise beaucoup plus jeune que lui, et que, quelle il vivait seul, sans enfants, dans l'antique domaine de sa famille.

Réfugié chez le garde, le front appuyé aux vitres obscurcies par le flot des neiges jetées par violentes bouffées, il regarde tomber la trombe de neige, quand, par les corridors qui communiquaient avec le château, un valet de pied se présenta de la part de la châtelaine. Ayant appris qu'un officier français avait cherché chez elle un refuge, elle l'invitait à se rendre au salon, où il pourrait attendre plus commodément que dans la maison du garde la fin de l'ouragan. Sa raideur habituelle fut vaincue par la courtoisie de cette invitation: il suivit le valet de pied.

Dans le salon où on l'introduisit, se trouvaient deux personnes: un vieillard maigre, débile, n'ayant plus que le souffle, assis au coin d'une cheminée monumentale où il tisonnait, sans parvenir à réchauffer, des bûches énormes; une jeune femme très élégante, grande, blonde, d'une beauté de déesse, et qui lui parut avoir trente ans.

Comme il se levait à l'entrée, la comtesse de Fontcharra, le comte et la comtesse de Lithy.... Il se rengorgeait avec les égards dus à son infortune. La comte ne lui adressa que de rares paroles; en revanche, la comtesse, qui s'exprimait très purement en français, parla beaucoup, lui témoigna d'attentions de politesse et comme animée d'un vif désir de lui plaire.

Elle parut fière de pouvoir lui apprendre qu'elle était d'origine française, que son père portait un nom français et descendait d'une vieille famille protestante qui avait émigré lors de la révocation de l'Edit de Nantes. Elle l'entretint de Paris, où elle avait vécu durant quelques années. Elle se découvrait même des amis communs dans le monde de la Cour impériale.

Quand il quitta cette aimable femme, il était si complètement sous le charme qu'elle n'eut aucune peine à lui arracher la promesse de revenir.

Et il revint, d'abord toutes les semaines, puis toutes les jours, si bien qu'une intimité très douce se forma entre eux.

A ses débuts, elle eut un caractère exclusivement sentimental, presque fraternel. Mais elle en prit bientôt un autre plus ardent, plus passionné, qui, en s'accentuant, leur révéla tout à coup qu'ils s'aimaient. La femme, en cette circonstance, se montra plus hardie que l'homme: c'est elle qui fit les premières avances, heureuse de mettre dans sa monotone existence une ivresse puissante. Quant à lui, il n'osa confesser son propre amour qu'après y avoir été encouragé par les confidences qu'il avait reçues.

Le découvrit de la situation dans laquelle ils s'étaient mis semblait tout indiqué. Ils n'en parlaient cependant jamais, comme s'ils eussent été de concert dans le désir de le reculer. Le mari, sans qu'il parût d'ailleurs prendre ombrage de leur intimité, était presque toujours entre eux; mais ils ne cherchaient pas à fuir sa présence. On eût dit qu'il leur avait suffi d'échanger une seule fois, sans témoins, les mots brûlants de sacrée et qu'ils ne souhaitaient rien au delà.

Cependant, un jour, comme, au moment où il se retirait, elle l'avait accompagné hors du salon, il dit très ému, très pâle, d'une voix basse et tremblante:

—Demain, quand je viendrai, soyez seule; il faut que je vous parle.

Elle ferma les yeux, en chancelant, toute troublée, croyant deviner ce qu'il allait exiger et sachant bien qu'elle était hors d'état de refuser.

Puis, elle répondit:

—Je serai seule.

Et elle s'enfuit.

III

Lorsque le lendemain, à l'heure où il avait coutume de venir, il se présenta au château, on n'est pas dans le salon qu'on le conduisit, mais dans l'appartement de la comtesse où il n'était jamais entré.

C'est là qu'elle l'attendait, parée pour la récevoir, avec, dans le regard, une expression passionnée qu'il ne lui connaissait pas, et si belle qu'il fut saisi dans toutes les fibres de son corps et jusqu'au fond de son âme et qu'il resta d'abord sans pouvoir prononcer une parole.

Alors, d'un mouvement résolu, où se révélait la volonté de s'abandonner, elle s'avança vers lui, jeta les bras autour de son cou, et pressée contre sa poitrine, les yeux dans ses yeux, elle murmura:

—Vous avez voulu me parler.... Qu'avez-vous à me dire?

Et sûre de ce qu'il s'était répondre, elle exultait, suspendue à ses lèvres....

Il la tint silencieuse, le doigt sur son écrivitoire, s'y levant, y ajoutant, pour le rendre plus ferme, les nœuds de la sienne.

Et après l'avoir étonnamment contemplée, il demanda:

—M'aimez-vous autant que je vous aime?

—Serais-je folle, mon cœur, dans vos bras, si je ne vous aimais pas? répondit-elle.

—Etes vous prête à me donner la plus grande preuve d'amour qu'une femme puisse donner à un homme comme moi?

Elle soupira d'un accent si faible que c'est à peine s'il l'entendit:

—Je suis prête; vous êtes mon maître, à présent et pour toujours.

Comme s'il n'eût attendu que cette parole pour laisser éclater ses sentiments, un rayon de mâle joie éclaira son visage et il dit:

—Alors, aidez moi à m'enfuir, à quitter ce pays qui m'a pris pour un lâche à venger le mien qui a besoin de défenseurs.

Effarée à ces mots si différents de ceux qu'elle avait espérés, elle recula d'un bond en s'arrachant aux bras qui l'enlaçaient et croisant les mains en un geste de désespoir, elle protesta:

—Je vous aime, vous l'avez vu, et vous savez comment; vous m'aimez de même, vous l'avez dit. Et vous voulez partir! Et vous me sacrifiez!

—Mon pays me réclame.

—Et moi, moi, n'ai-je aucun droit?

—Vous, mon amie, vous ne venez qu'après.

Et comme il la vit accablée tout à coup, brisée et déchirée, il s'avança vers elle, la reprit de nouveau contre lui, et, avec une compassion mêlée de tendresse, il ajouta:

—J'ai mesuré tout le prix des joies que m'offre votre amour. Mais si douces que puissent être, un tel sacrifice, je ne serais les goûter librement, alors que la France serait malheureuse et vaincue. Il me semble qu'en m'y livrant, je me déshonorerais. Oui, je vous aime, et je dois cependant m'éloigner de vous. Ecoutez et comprenez: Si je me sacrifiais pour moi, tout dans l'avenir, en cela se résume l'engagement par lequel je me lie envers vous aujourd'hui. J'ignore ce que l'avenir nous garde et si jamais nous serons l'un à l'autre; ce que je sais, c'est que cela ne sera, ni ce jour, ni demain, que dans une patrie, quand elle sera délivrée et qu'on vous portera mon nom.

Elle l'avait écouté, silencieuse, morne et courbée; mais, à ce dernier trait, elle se redressa, et, du haut du cadre dans une dernière et suprême élévation, elle s'écria:

—Eh bien! je t'aime mieux ainsi!... Va, pars, sois victorieux et garde-toi pour celle qui désormais vivra de ta vie et mourrait de ta mort!

Trois jours plus tard, par les soins de la comtesse, notre héros parvenait à tromper la vigilance de ses gardiens et à gagner la frontière russe, d'où il put rentrer en France.

Lors de la formation de l'armée du Rhin, il fut désigné pour commander un régiment de cavalerie.

La guerre finie, il conserva ce commandement; il a parcouru depuis une carrière brillante et occupe aujourd'hui une haute situation militaire.

IV

Ce récit, comme tous ceux que j'ai déjà publiés à cette place, présente un fond de vérité qu'il n'aurait plus et je lui donnerais de nouveaux développements qui a dû venir à la pensée de la plupart des mes lecteurs.

Le vieillard, c'est que la comtesse n'a été rendue libre par la mort de son mari qu'au bout de dix ans, et qu'à ce moment, bien qu'elle ait repris le nom de Paris en y transportant sa fortune et en reprenant le nom si français de sa famille, et qu'elle ait voulu devenir la femme du général, il a craint de paraître trop heureux en France d'hériter le prestige de sa réputation en épousant une Prussienne.

Ils ne se sont donc pas mariés; ils se voient même rarement.

Ils s'aiment toujours, en dépit de l'âge qui les a transformés, et ils le savent.

La comtesse le sait de loin, passionnément intéressée à tout ce qui se rapporte à l'avenir de son ami. Elle s'inscrit volontiers dans les villes où il est appelé à séjourner. Elle était, l'autre jour, parmi les spectateurs qui l'ont acclamé à la tête de ses troupes lors de la revue par laquelle ont été couronnées les grandes manœuvres de l'armée de l'Est.

Son amour, en un mot, ne se décourage pas: peut être espère-t-elle que lorsque le général sera atteint par la limite d'âge, ses scrupules patriotiques se dissiperont, et qu'ils connaîtront l'un et l'autre l'infinie douceur de vieillir ensemble.

ERNEST DAUDET.

Un noceur, après une vie de bâtons de chaise où il a cronqué tout ce qu'il pouvait et au delà, vient de se marier avec une veuve opulente.

Mais la veuve, plus que mûre, est, en outre, de proportions éléphantesques.

Un jour, quelque temps après, on le rencontre tout ce qu'il peut faire pour aller de l'avant, tant il a mangé.

—Tu oublies, mon cher, que c'est une boule aux chofs d'or.

—Ta gueule, mon cher, que c'est une boule aux chofs d'or.

Lycée de jeunes filles.

La professoresse d'histoire interroge la plus docte de ses élèves:

—Quel rôle jouait la maison de Bourgogne fut elle ruinée?

Et l'élève répond:

—Elle pu phylloxéra!!!

La dernière de Vivier, le mystificateur célèbre.

Il va aux bureaux d'une officine spéciale:

—Monsieur, vous vous chargez de la négociation de toutes sortes de fonds?

—Oui, monsieur, fait l'autre avec impatience.

—Eh bien, j'ai un fonds de tristesse dont je voudrais bien me défaire.

Dans la banlieue de Paris:

—C'est là votre chalet, mais il est horrible!

—Si vous savez, cependant, monsieur, comme il est à la mode depuis quelque temps.

—A la mode, cette affreuse bicoque!

—Tout le monde assure qu'il est *russe* ticqué.

—Ah! assez, hein!

—Et notez, monsieur, que vous ne trouverez pas son pareil dans cette *Russie!*

—Ah! s'ez au diable!!!

Et le malheureux s'enfuit ahuri.

Wolff's ACME Blacking
Ask Your Shoemaker for it.
Dans quel état de surprise vous êtes! Et bien, j'ai entendu tant parler du
PIK-RON
TRY IT.
APPLY WITH ANY BRUSH OR SPONGE.
que je me suis décidé à l'essayer en peignant le plancher, et, ma foi, j'ai obtenu un grand succès.
Il se vend partout.
WOLFF & RANDOLPH, Philadelphie.
LE PIK-RON remonte les fauteuses aussi bien que le plancher. Employé à la cuisine, il rend les ustensiles de cuisine aussi propres que neufs. Il n'importe quel autre vernis polisseur.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 31 octobre 1891.

COMPTOIR D'ESCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'ici cette semaine.....	$1,592,012 00	$146,499 00
Même période de deux mois antérieurs..	1,679,734 00	178,450 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banque.

MONNAIE. Souverains Victoria, $4 80@4 90; 26-marcs, $4 80@4 70; 20-francs, $3 80@3 90; doublons espagnols, $15 40@15 60; doublons mexicains, $15 40@15 60; 25 pesetas espagnols, $4 70@4 80; 20 pesos mexicain, $16 40@16 50; or mexicain américanisé, 90@95c.; or léger mexicain, 87@88c.; dollars mexicains, 78@75, sols péruviens, 71@72½; pesos chiliens, 71@72½, argent nouvelle américain, 80@90c. par oz; 5-francs, 93@95c.; argent anglais, par £, $4 00@4 80, billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90, billets de la Banque de France, 18½@19½; réalchmarcs, billets, 23@24.

BANQUE MONÉTAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent continue en bonne demande et fort.

Papier exceptionnel.....	—@8
Do A1.....	—@9
Prêts sur garanties collatérales.....	—@9
Time 30 jours de.....	2@3
Papier hypothécaire.....	—@8

New York—Taux de l'argent 3 0[0.

Londres—Taux de la Banque à Angleterre 3 0[0, comptés 95 1[16 à 95¾, U. S. 4 s 120.

Paris—Rentes—95 65.

Argent en lingots (par oz 3d) — Londres 44¾. New York, 99. Nile-Orléans, l'Etat de la Monnaie n'achète pas pour le moment.

CHANGE.

BRIGHMARKS—84	
LETTRES DE TRAITE—Bancaire.	
Commercial (60 jours).....	477½@478½
Traites de banques (60 jours).....	482
LES FRANCS sont en clôture.	
France de commerce (60 jours).....	5.27½
Traites de banques (60 jours).....	5.22½
LE CHANGE SUR NEW YORK est calme.	
Traites de commerce $1 50 d'sec.	
Traites de banques 50c. d'sec. à par.	
Taux de collection des banques par:	

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Actuel de 11 A. M

10 actions Hibernia National Bank	200	
10 actions Union Ins. Co. of N. Y.	125	
10 actions de Bank of Commerce.....		159½

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur	Offre	Demande
American National.....	100	112½	.....
Bank of Commerce.....	10	15½	16
Canal & Banking Co.....	100	162	.....
Hibernia.....	100	74½	75
German National.....	100	.....	.....
Germania Savings.....	100	125	.....
Hibernia National.....	100	180	200
Louisiana National.....	100	142	.....
Metropolitan.....	100	168	175
Mutual Nat. Ins. Co.....	100	.....	117½
N. O. National.....	100	.....	.....
People's.....	50	.....	.....
State National.....	100	104	105
Union National.....	100	.....	.....
Valley National.....	100	.....	.....
Southern National.....	100	110	.....
Traders'.....	100	.....	.....
Compagnies d'assurances.			
Crescent Ins.....	100	.....	.....
Firemen's.....	50	42	.....
Germania Ins. Co.....	100	124	.....
Hibernia Ins.....	100	80	.....
Home Ins.....	100	105	112
Lafayette.....	50	.....	.....
Merchants Mutual.....	100	.....	.....
Mechanics' and Traders.....	100	122	132
New Orleans Ins Ass.....	50	20½	.....
New Orleans Ins. Co.....	100	.....	.....
Sun Mutual Ins.....	100	.....	129
Southern Ins. Co.....	100	105	110
Teutonia.....	100	.....	.....
Union.....	100	.....	.....
Compagnies de fer urbaines.			
Carrollton.....	100	116	120
Crescent City.....	100	89	90½
Canal and Clairborne.....	100	40	.....
New Orleans City.....	100	125	129
Orleans.....	50	67	.....
St-Charles Street.....	50	80½	86½
Actions diverses.			
G. C. Slaughterhouse.....	50	48	50
Imp. Bonded Warehouse.....	100	.....	.....
Orleans City Gas Light Co.....	100	76	86
Consumers Ice Co.....	100	.....	.....
Louisiana Ice Man. Co.....	50	.....	.....
Mobile Carg Ass.....	100	.....	.....
M. O. Gas Light Co.....	100	95	100
M. O. Waterworks Co.....	100	.....	83
N. O. Packing Co.....	100	122½	124½
N. O. Cold Storage Co.....	100	.....	.....
French Opera Association.....	250	.....	.....
Sugar Shed Co.....	100	.....	.....
Louisiana Electric Light Co.....	100	.....	.....
Standard Guano & Chem Co.....	100	.....	.....
St. Martin's Oil Works.....	50	.....	.....
Standard Fireless Ice Co.....	10	.....	21
Jockey Club.....	100	.....	.....
Doub. T. Bank.....	.....	.....	.....
M. L. & R. Ass.....	.....	.....	.....
Edison Elec. Illuming Co.....	.....	.....	.....
Teleonine Fermont Co.....	.....	.....	.....
Rosetta Gravel.....	100	.....	.....
Merle Thomas.....	.....	.....	.....
Graham P. S. Co.....	10	.....	.....
Cherokee Iron Mau'g Co.....	.....	.....	.....
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's.....	87½	88	.....
Louisiana 3's.....	.....	.....	.....
Bons de ville.			
Premiums.....	155½	156½	.....
Funding Brewnbor.....	.....	.....	.....
Privileges on Premiums.....	.....	.....	.....
Consolidated 6's.....	.....	.....	.....
Consolidated 6's, Crescent.....	101	104	.....
Extended 6's, Consol.....	.....	.....	.....
Extended 6's, Consol. Crescent...	106½	.....	.....
Extended 6's, C. C. C. N. O.....	104	106	.....
Extended 6's, E. R.....	.....	.....	.....
Extended 6's, Waterworks.....	.....	.....	.....
Extended 6's, Fair.....	.....	.....	.....
City 6 per cent certificates.....	101	.....	.....
Consolidated coupons.....	101	.....	.....
City 5's.....	100½	102½	.....
City 7's, old.....	.....	.....	.....
City 7's, new.....	.....	.....	.....
City 7's, gold.....	.....	.....	.....
Homestead Funding.....	.....	.....	.....
Nouveau Reg. Com.....	.....	.....	.....
Bons sur rev.			
United States 4's.....	.....	.....	117
Canal and Clairb 8's R. R. mort.....	.....	.....	.....
Jackson R. R. 2d mort. coup.....	.....	.....	.....
Cotton Exchange Stock.....	.....	.....	.....
Produce Exchange Stock.....	.....	.....	.....
Board of Trade Stock.....	.....	.....	.....
Mech., Dagleys and Lemb. Ex.....	.....	.....	.....
Sugar Exchange.....	.....	.....	.....
Morgan's L. and T. R. & S. S. 7's.....	119½	124	.....
Morgan's L. and T. R. & S. 6's.....	107	.....	.....
New Orleans Gas Light Co.....	36	39½	.....
Tex. & Pacific RR. 1st gold mort.....	.....	.....	.....
Tex. & Pacific RR. 2d gold mort.....	.....	.....	.....
St Charles Hotel Co. mort.....	.....	.....	.....
Crescent City RR. 1st.....	.....	.....	.....
Crescent City RR. new.....	.....	.....	.....
N. O. City Railroad Co. mort.....	110	132	.....
Carrollton RR. Co. mort.....	.....	.....	.....
Carrollton RR. Co. mort. (1892).....	.....	.....	.....
Carrollton RR. Co. mort. (1902).....	.....	.....	.....
N. O. Brewing Association bonds.....	.....	.....	106½
N. O. Waterworks Co. 1st mort.....	.....	.....	.....
Louisiana Ice Man. Co. 1st mort.....	.....	.....	.....
Louisiana Ice Man. Co. 2d mort.....	.....	.....	.....
Louisiana Ice Man. Co. 3d mort.....	.....	.....	.....

La. Stock Yards Co. 1st mort.....	.....	.....
La. Stock Yards Co. 2d mort.....	.....	.....
Levee S. Cotton Press mort.....	.....	.....
Byron Land Company bonds.....	.....	.....
Belle Sandie mortgage.....	.....	.....
Cotton Exchange 1st mort.....	.....	.....
Certificats et Warrants.		
State Warrants, ordinary, 1884.....	.....	.....
State Warrants, ordinary, 1886.....	.....	.....
State Warrants, ordinary, 1888.....